



Les Andes a velo

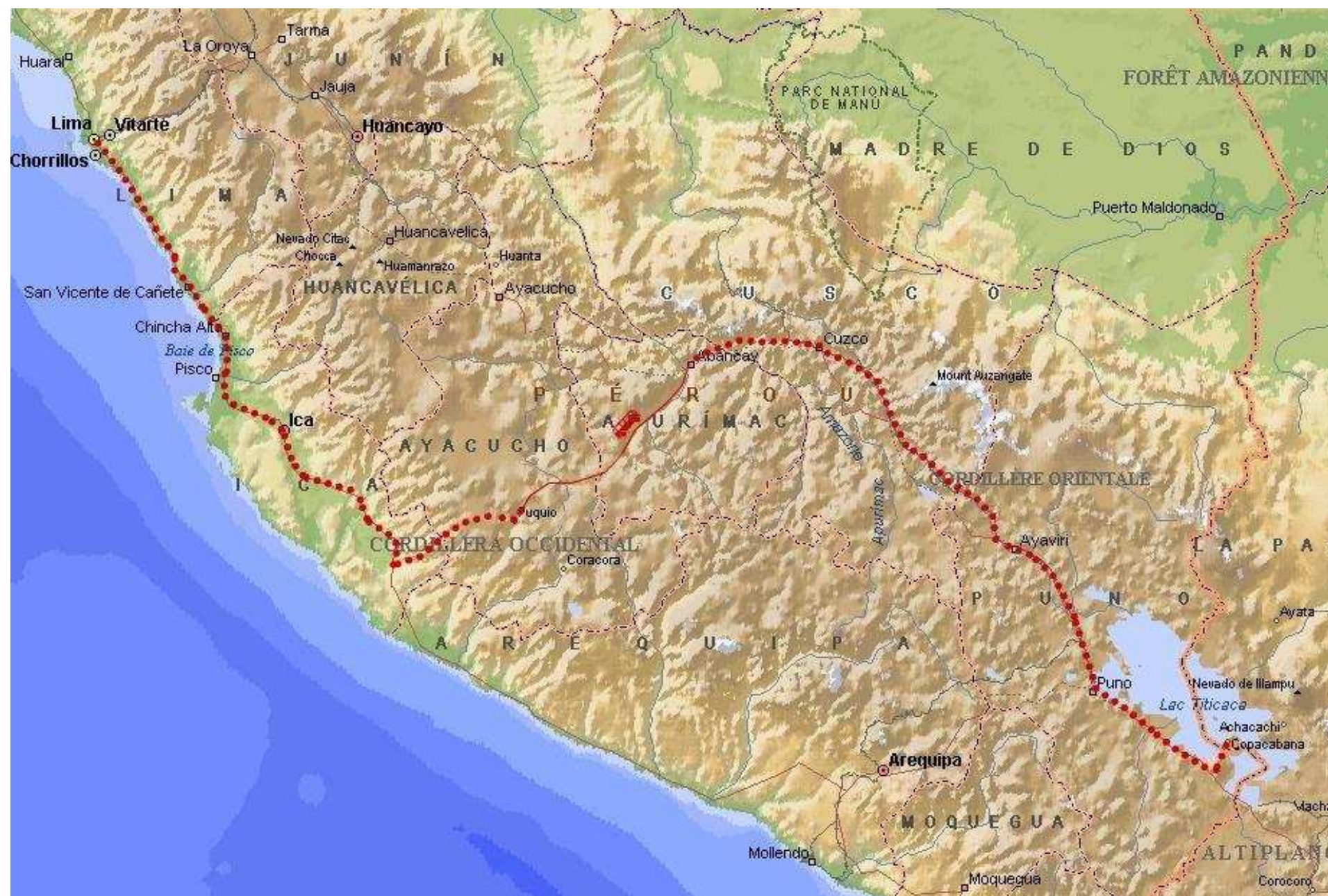
Perou / Bolivie - 3000 km

Par Simon Dubuis





Perou
1^{re} partie



5^{ème} jour : PREMIER COUPS DE PEDALES**Etape : LIMA – KILOMETRES 97****Jour de vélo : 1^{er} jour****Départ : 8h45****Arrivée : 16h50****Temps de vélo : 6h50****Distance : 98 kilomètres****Dénivelé positif : 215 mètres****Dénivelé négatif : 395 mètres**

Lima aux quartiers résidentiels chics, au centre ville tout en couleur en passant par les bidonvilles, est une mégapole moderne. Une capitale à la fois à l'architecture coloniale, contenant quelques pyramides pré-Incas, d'imposantes églises et de superbes musées. Et d'un autre, son côté "made in america", ne se cache par, le gigantisme est présent partout par ses galeries commerciales gigantesques, ultramodernes, ses casinos innombrables, ses avenues interminables, ses artères routières démesurées. Un activité humaine forte à tout heure du jour et de la nuit, une circulation sans cesse, une ville où il faut passer beaucoup de temps afin de pouvoir l'apprécier.

Je viens de passer quatre jours chez Elisabeth à Lima qui tient des chambres d'hôte, le ciel était complètement dans le brouillard. Ce matin, il est bleu et le soleil est présent pour mon départ (mais il ne durera pas). Après avoir réussi l'exploit de faire tenir l'ensemble de mes bagages sur mon vélo, soit au moins vingt-cinq kilogrammes avec l'eau, la nourriture et le poids du vélo, je prends la route. Pas facile de garder son équilibre avec cette charge à l'arrière du vélo. Les dix premiers kilomètres sont consacrés à sortir de Lima par la route que j'ai repérée hier, puis j'arrive sur la mythique "Panaméricaine".

Mes premières sensations apparaissent, tout d'abord, une sensation immense de liberté, j'ai l'impression de voler. Je ne me suis jamais autant senti libre. La circulation est dense,



beaucoup de bus et de camions circulent sur cette deux fois trois voies. Je roule sur la bande d'arrêt d'urgence avec d'autres vélos (Péruviens), des triporteurs et des piétons. Certain me regardent étrangement, d'autres me saluent ou m'encouragent et un me fera un signe du pouce pour que je le prenne en stop. Un grand sourire sera échangé.

La Panam commence par longer pendant une bonne vingtaine de kilomètres la banlieue pauvre de Lima et ses bidonvilles. Puis, tout le restant de la journée, des villages, hameaux ou de simples maisons toutes plus pauvres les unes que les autres se succéderont à ma droite, côté Pacifique. Et par moment je passe à côté de plages ou de champs cultivés. A ma gauche, côté continent, c'est un grand désert aride, avec un aperçu des montagnes. Les kilomètres se suivent et se ressemblent dans le brouhaha de la circulation. Certains camions me klaxonnent pour me saluer. J'avance avec un petit vent de face, et j'ai beau longer la côte, la route est vallonnée. Avec mon chargement, les montées sont pénibles et les descentes un plaisir. Le temps passe, et ma vitesse diminue, commencé à vingt kilomètres par heure, je termine à dix. Je finis par arriver en début d'après midi au niveau de Chicla au bout de soixante-dix kilomètres. Là où mon premier jour devait se terminer. Ne trouvant rien pour me loger et ne voulant pas planter ma tente le long de la Panam. Je décide de continuer.

Je repousse comme ça, de kilomètre en kilomètre la fin de mon étape. J'ai en tête le "kilomètre 97", un lieu où se trouve un grand complexe de boîtes de nuit perdu au milieu de nulle part, mais fermé en cette saison. J'espère y trouver un hôtel ouvert. Par chance, j'en trouve un. Fatigué, avec de belles douleurs aux jambes, après quatre-vingts kilomètres (beaucoup trop pour un premier jour !). Je vais m'écrouler sur le lit pour une longue nuit, bien méritée.



6^{ème} jour : MEME JOUEUR, JOUE ENCORE**Etape : KILOMETRE 97 – CHICHA ALTA****Jour de vélo : 2^{ème} jour****Départ : 8h10****Arrivée : 17h20****Temps de vélo : 7h30****Distance : 102 kilomètres****Dénivelé positif : 690 mètres****Dénivelé négatif : 615 mètres**

Au réveil, j'ai moins de courbatures que ce que j'aurais cru. Je m'attendais au pire. Après le Kilomètre 97, c'est le désert total, il n'y a rien. La bande d'arrêt d'urgence est devenue très inconfortable. Je passe mon temps à faire le yo-yo avec la route entre deux camions. La circulation est moindre, mais toujours intense, c'est fatigant. Depuis le début de la Panaméricaine, j'ai remarqué qu'il y avait beaucoup de petites chapelles (une cinquantaine de centimètres de haut). Je pensais qu'elles étaient là pour la bénédiction des routiers et de ceux qui vivent à proximité de la route. Mais, j'ai eu un doute en voyant sur l'une d'entre elles, le nom d'une personne ... Des centaines de tombes ! Ca fait froid dans le dos.



La route dans le désert est monotone, elle va tout droit, sans virage, elle monte, elle descend, puis remonte, elle s'en va au loin, très loin, au-delà de l'horizon. Ca en devient déprimant et la tentation de faire signe à un des nombreux bus qui passent pour être pris en stop est grande. Mais je résiste. A la traversée d'un village, le seul de la journée, un Péruvien à vélo vient à ma hauteur, et me parle. Comprendre ce qu'il me dit en Espagnol, lui répondre, le tout en montant une côte, c'est éprouvant !

J'arrive finalement après cent longs kilomètres à Chicha Alta, une ville qui sent le vin, mais ce n'est pas étonnant vu le nombre de caves que je croise. Je trouve un hôtel où passer la nuit, mais qui s'avérera très bruyant. Je ne serai donc jamais au calme !

7^{ème} jour : 1^{er} ETAPE TERMINEE**Etape : CHICHA ALTA – PISCO****Jour de vélo : 3^{ème} jour****Départ : 8h10****Arrivée : 11h25****Temps de vélo : 2h50****Distance : 42 kilomètres****Dénivelé positif : 153 mètres****Dénivelé négatif : 209 mètres**

Après une nuit dans un hôtel extrêmement bruyant (j'ai remarqué jusqu'ici que les Péruviens ne savent rien faire dans le silence), je commence la journée sous un crachin de pluie. La route est à l'identique d'hier, mais cette fois le moral va mieux, je n'ai seulement qu'une quarantaine de kilomètres à faire. Je prends mon temps, en faisant de petites pauses. Sauf quand des chiens me coursent ! Là je pique un sprint, tout en donnant des coups de pieds sur les museaux. Jusqu'à présent, j'ai gardé mes mollets intacts. Mes trois derniers kilomètres je les fais en compagnie d'un jeune Péruvien à vélo, il m'indique le chemin à suivre jusqu'à la Plaza de Armas de Pisco.

Je passerai mon après-midi, après un bon repas dans un restaurant, à me reposer, réserver ma sortie aux îles Ballestas, faire le plein de vivre et à me reposer à nouveau.

Pisco, petite ville accueillante qui a donné son nom au produit régional fait à base de raisin blanc. Aux portes d'une grande faune avec les îles Ballestas et à la réserve de Paracas, offrant un panorama sur des cormorans, des pélicans, des manchots, des otaries, des flamants... Elle est également la place de la civilisation pré-Incas de Paracas, qui a conservé une nécropole des plus spectaculaire.



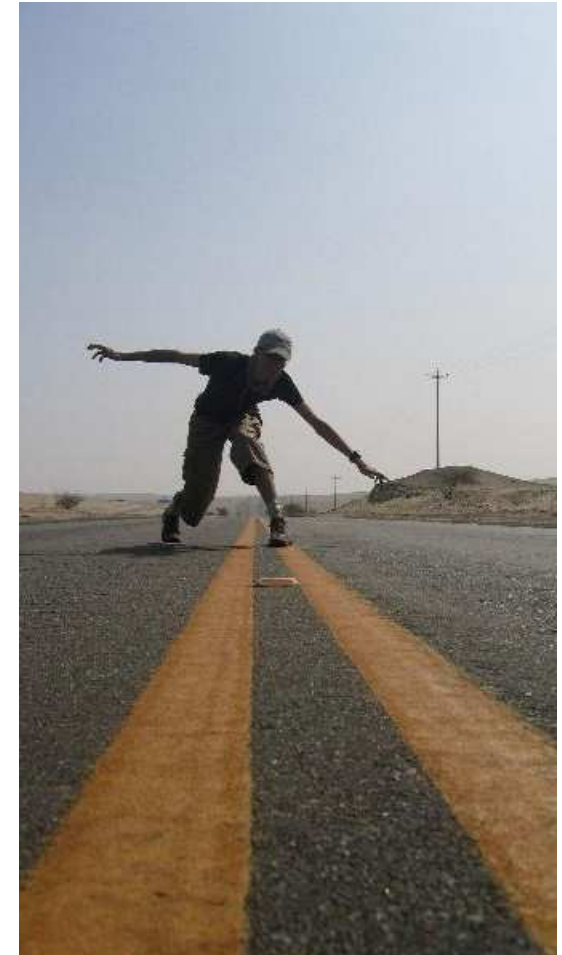
8^{ème} jour : UNE BELLE JOURNEE**Etape : PISCO – ICA****Jour de vélo : 4^{ème} jour****Départ : 11h50****Arrivée : 16h50****Temps de vélo : 4h30****Distance : 82 kilomètres****Dénivelé positif : 467 mètres****Dénivelé négatif : 93 mètres**

Au soir de mon deuxième jour, on pouvait se demander "Pourquoi un tel voyage ?". Pour des jours comme aujourd'hui ! Après une nuit dans un bon hôtel, j'ai fait un tour en bateau sur le Pacifique pour approcher les îles Ballestas. D'où l'on peut observer des otaries, des manchots, des pélicans, des cormorans...

De retour à Pisco pour manger, il me faut rejoindre Ica à quatre-vingts kilomètres de là. Comme il est déjà midi, et vu les difficultés de ces derniers jours, j'ai un doute sur l'arrivée de cette étape. Par chance dès que je prends la route, le soleil se montre, et pour une fois, j'ai le vent dans le dos. Même si la route monte un peu, je fais ces kilomètres avec une grande facilité et à bonne allure. Et comme chaque jour, la circulation a encore diminué. La journée fut vraiment magnifique, j'ai à nouveau roulé quelques kilomètres en compagnie d'un Péruvien, j'ai pu voir au loin les paysages désertiques... Une journée sans problème, hormis un nouveau sprint à trente kilomètres par heure dans une côte pour échapper à un chien.

J'arrive à Ica, grande ville pas très accueillante où je loge dans un petit hôtel sympathique. L'avantage des villes, c'est que l'on peut se faire de bon repas au restaurant.

Ica peut accueillante, aux petites ruelles, ayant un aspect d'insécurité. Elle n'offre guère l'envie de s'y poser. En dehors de son beau petit musée et de son vin, elle n'a aucun atout pour que l'on s'y intéresse d'avantage.



9^{ème} jour : LE DESERT**Etape : ICA – PALPA****Jour de vélo : 5^{ème} jour****Départ : 8h50****Arrivée : 16h30****Temps de vélo : 6h30****Distance : 103 kilomètres****Dénivelé positif : 523 mètres****Dénivelé négatif : 570 mètres**

Je commence la journée par visiter le musée d'Ica, qui renferme de belles momies. Une fois fait, j'attaque mon étape avec l'arrivée du soleil. Une belle journée s'annonce, quant au vent, il tourbillonne, je l'ai de face, de côté, puis de dos...

Tout d'abord, je longe de longs champs de toute sorte, bien irrigués comme le faisaient les Incas. Puis commence une zone désertique, loin de penser qu'elle allait s'étendre sur près de soixante-dix kilomètres. C'est le désert total sur un immense plateau, la route est encore plus longue que durant les



précédents jours. Elle monte, elle descend, puis remonte... Des vagues qui n'en finissent pas, toujours tout droit, sans la moindre courbe. Sous un soleil de plomb, il n'y a pas le moindre coin d'ombre, pas un arbre, pas un bâtiment, pas une colline. La circulation a nettement diminué, et je ne croise ni station essence, ni marchand d'orange, ni péage, rien, le néant. Les kilomètres passent sans le moindre changement dans le paysage. La faim commence à se faire sentir, mais où s'arrêter et débarquer mes affaires dans ce four géant (environ quarante degrés) ? Quand je roule, au moins je brasse de l'air.

C'est à ce moment là, qu'un camion me voyant peiner, s'arrête pour me donner du pain, une orange et deux bananes. Je le remercie pour sa générosité et je dévore l'ensemble tout en pédalant (Je m'arrêterai un peu plus loin, à l'ombre d'un grand panneau pour finir de manger). Certains penseront que c'est de la mendicité et qu'ils auraient honte à ma place. Mais pas du tout, c'était un élan de sympathie. Il savait que j'étais à mi-chemin du désert. C'était sa manière de m'encourager de me donner des forces pour continuer. Une fois sorti de là, je me retrouve en haut d'un col à six cent trente mètres, et ce qui m'attend derrière, c'est le pied. Une méga descente de cinq kilomètres, qui m'amène jusqu'à l'oasis de Palpa à quatre centimètres d'altitude. Je m'éclate dans cette descente en "S", allant jusqu'à soixante-cinq kilomètres par heure.

Finalement arrivé en bas, ce n'est pas Palpa. Il faut que je remonte un petit col et le redescende de l'autre côté. A Palpa, je rentre dans le premier hôtel venu pour cinquante soles (douze euros), le plus cher jusqu'à maintenant. Mais avec piscine et une chambre avec salon, je vais bien me reposer.

10^{ème} jour : LES LIGNES**Etape : PALPA – NASCA****Jour de vélo : 6^{ème} jour****Départ : 7h45****Arrivée : 12h25****Temps de vélo : 3h30****Distance : 51 kilomètres****Dénivelé positif : 524 mètres****Dénivelé négatif : 298 mètres**

J'ai quitté la petite oasis de Palpa de bonne heure, sous un beau très beau temps. Je me retrouve vite dans le désert, il fait aussi chaud qu'hier. La route monte doucement jusqu'au plateau de Nasca. La Panaméricaine traverse le plateau des lignes de Nasca, coupant notamment le dessin du lézard. Je compte m'arrêter au mirador, que je peux apercevoir au loin. Isolé en plein désert, je me dis qu'il ne doit pas être gardé. Mais si ! Je tombe sur une famille. Le guide parle Français, il me fait voir les dessins que l'on peut voir d'ici. La grenouille, l'arbre, le demi lézard et la piste d'atterrissage. Puis nous parlons de la France, qu'il aimerait visiter. Je sors alors mon carnet de route, où j'y ai collé à la fin, une carte du monde, une carte de la France avec le drapeau Français, un plateau de fromage, un coq et la Marseillaise. J'ai également des photos de grands monuments Parisiens et une photo de ma famille. Toute la famille est enchantée de voir cela, arrivé à la page de l'hymne national, chose que je n'avais pas prévu, ils me demandent de la chanter ! Je me lance donc.

J'arrive à Nasca pour midi, où je compte y passer deux nuits pour avoir une journée de repos.



Nasca, petite ville fantomatique, perdue au milieu du désert, dont le nom serait inconnu du monde si elle n'abritait pas l'un des plus beaux sites pré-Incas du Pérou. Ce qui la rend incontournable, avec ces lignes tracées en plein désert, visibles que du ciel et qui renferment un si grand mystère.

12^{ème} jour : 1^{ère} MONTAGNE**Etape : NASCA – BIVIOUAC EN MONTAGNE****Jour de vélo : 7^{ème} jour****Départ : 7h50****Arrivée : 16h15****Temps de vélo : 6h15****Distance : 52 kilomètres****Dénivelé positif : 2 046mètres****Dénivelé négatif : 8 mètres**

J'ai passé la journée d'hier à me reposer, au matin, j'ai pu admirer les lignes de Nasca par avion. Heureusement que je n'avais pas prévu de partir juste après, car l'avion vous secoue bien. J'ai également mangé à plusieurs reprises dans le restaurant le Los Angeles, où j'y passé une bonne partie de l'après midi avec Liliana, la gérante qui parle Français, et qui m'a gâté avec ses grands verres de Pisco Sour ! Et elle m'a donné une bonne adresse d'hôtel à Cusco.

Aujourd'hui est une étape importante, que j'appréhende un peu, je quitte la Panam pour attaquer la montagne, les Andes ! Je vais suivre cette petite route de montagne sur six cent soixante kilomètres. La route grimpe doucement mais continuellement, sans jamais descendre. Elle serpente à flanc de montagne, les "S" se suivent, les uns après les autres. En levant la tête j'aperçois comme un petit plateau. Arrivé dessus, la route continue à grimper jusqu'à un autre petit plateau. Je continue comme ça, en zigzagant dans la montagne Péruvienne. Je grimpe sous un soleil de plomb dès que je trouve une petite zone d'ombre, je m'y presse. Il y fait presque froid, l'écart de température entre l'ombre et le soleil est assez important (au moins vingt degrés). Je continue comme ça, en me rendant compte que je prends vite de l'altitude, à midi, je suis à plus de deux mille mètres, alors que Nasca se trouvait à six cents mètres. C'est étonnant car j'ai pas mal de distance à parcourir avant le col. Je sens que par la suite, ça va soit ne faire que de monter et descendre, soit il va y avoir un plateau d'altitude (mais je n'y crois pas beaucoup). Je re-examine ma carte, et je me rend compte qu'il n'y a en fait pas un col, mais deux à quatre mille trois cents mètres. L'horreur, j'en suis effondré !

Je continue mon chemin sous le soleil. J'ai déjà bu un litre et demi d'eau, j'attaque maintenant ma réserve de deux litres. Mais en me rationnant, je ne sais où je trouverai de l'eau dans cette région isolée de tout. Et en plus je dois en garder de côté pour faire la cuisine ce soir et tenir demain si je ne trouve pas de ravitaillement. Par chance je tombe sur un village de quatre maisons et d'une minuscule épicerie qui vend de l'eau. J'installerai mon bivouac quelques kilomètres plus loin, ma première nuit sous les étoiles. Je peux enfin observer le ciel, tout en préparant mon dîner.



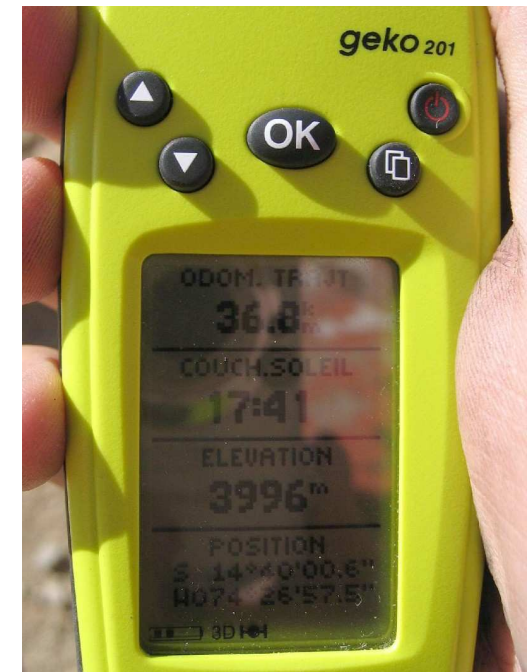
13^{ème} jour : 4000 METRES**Etape : BIVIOUAC – PAMPA GALERAS****Jour de vélo : 8^{ème} jour****Départ : 7h15****Arrivée : 15h20****Temps de vélo : 5h20****Distance : 39 kilomètres****Dénivelé positif : 1 405 mètres****Dénivelé négatif : 43 mètres**

Je me lève à six heures, quelques minutes avant le soleil, pour ma première nuit sous la tente, elle s'est bien passée. J'ai juste eu la visite de quelques animaux. Il me faut environ une heure pour tout remballer et prendre mon petit déjeuner.

La route est toujours aussi raide, en plus durant les premières heures de la matinée, j'ai droit à un vent de face ! C'est horrible, je m'arrête tous les cents mètres. Même sans le vent ma vitesse du jour ne dépasse pas les six kilomètres par heure, sauf pendant la petite descente. Je bois à chaque arrêt, tout en faisant toujours attention à ma consommation. Puis j'arrive au niveau de la réserve naturelle de Pampa Galeras, la route devient presque plate, et avec le vent dans le dos... Mais même comme ça, je n'arrive toujours pas à avancer. Je n'ai plus la moindre force, je n'arrive plus à lever mes genoux pour pédaler. Je suis lessivé, complètement H.S.. La seule idée que j'ai en tête, c'est de passer ce foutu col pour atteindre Puquio et de prendre le bus pour passer le deuxième col.

Un moment de réconfort, je croise deux troupeaux de vigognes. Puis je finis, au bout de trente-cinq kilomètres acharnés, par mettre pied à terre. C'est pourtant une chose que je ne tenais pas à faire lors de mon voyage. Mais sur le vélo je tiens à peine les six kilomètres par heure et à pieds, je suis à cinq kilomètres par heure. Alors, soit je continue comme ça jusqu'aux maisons que je vois au loin (quatre kilomètres), soit je stoppe là. J'arrive finalement aux maisons, trois bicoques isolées, je demande l'hospitalité, et on m'ouvre la porte d'un petit bungalow.

Au soir j'allume mon G.P.S. et que je me rend compte que je suis à quatre mille mètres d'altitude ! Je comprends mieux pourquoi j'ai tant lutté... Je vais me coucher très tôt avec un gros mal de tête, c'est ça de ne pas respecter les paliers d'acclimatation.



14^{ème} jour : PASSAGE DU COL**Etape : PAMPA GALERAS - PUQUIO****Jour de vélo : 9^{ème} jour****Départ : 8h15****Arrivée : 15h00****Temps de vélo : 5h15****Distance : 75 kilomètres****Dénivelé positif : 728 mètres****Dénivelé négatif : 1 530 mètres**

J'ai passé une très mauvaise nuit, déjà comme je me suis couché très tôt, je me suis réveillé pas mal de fois. Et avec les symptômes de l'altitude, le mal de tête, le froid, les paupières qui collent. Puis il m'a fallu plus d'une heure pour me lever et dans un sale état, je sens que la journée s'annonce mal. Je continue ma route doucement à travers la réserve, le paysage est vraiment magnifique. Il y a des vigognes qui courent dans tous les sens, traversant parfois la route juste devant moi.

Puis j'arrive au col, quel soulagement, il n'y a rien de particulier et ne ressemble pas vraiment à un col. Indiqué à quatre mille trois cents mètres sur ma carte, je le mesure à, à peine quatre mille deux cents. Mais je sais que c'est bien là, maintenant, à moi la descente... Quel bonheur, je me fais vingt-cinq kilomètres de descente, c'est un pur plaisir. Une fois dans la vallée, il faut remonter ! Je traverse trois villages sur une route qui monte, descend... Avec un gros vent de face.

J'arrive à Puquio, qui est la plus grande ville du coin, mais elle fait pitié à voir. Dès l'entrée de la ville, il n'y a plus de route goudronnée, qu'un chemin pitoyable. Ainsi que les maisons, qui sont dans un très mauvais état. Une fois un hôtel trouvé, j'examine ma carte pour le passage du col suivant. La prochaine ville est à deux cents kilomètres, et il n'y a que deux ou trois petits villages d'ici là. Le tout en montant, sans point d'eau et de ravitaillement sûrs, en pleine montagne. Cela devient très difficile. Vue la misère que j'ai eu hier pour passer le col, je préfère opter pour le bus. Mais comme il roule de nuit, je ne pourrai pas stopper où je le souhaite, je suis obligé d'aller jusqu'à Abancay à trois cents kilomètres. Je suis un peu dégoûté de prendre cette option, mais je ne sais pas quoi faire d'autre.

A vingt-trois heures, j'attends mon bus avec mon vélo, et il y a foule à l'arrêt. Je vois passer cinq, six bus avant le mien n'arrive, à deux heures du matin.

Puquio, le trou du cul du bout du bout du monde. Rien à voir, rien à faire, délabré de partout. Si votre route ne vous mène jamais à Puquio, soyez en heureux.



15^{ème} jour : ENCORE UN 4000**Etape : ABACANCAY – CURAHUASI****Jour de vélo : 10^{ème} jour****Départ : 8h00****Arrivée : 17h30****Temps de vélo : 7h00****Distance : 77 kilomètres****Dénivelé positif : 1 669 mètres****Dénivelé négatif : 1 329 mètres**

Abancay, une oasis oubliée, pourtant capitale du département. Elle offre une ville très belle et accueillante où le charme Péruvien est présent sans masse touristique.

Pendant les premières heures de bus, j'ai essayé de dormir un peu dans le froid. Vers six heures et demie, au lever du soleil, j'ai pu voir la route que je ratais. Un magnifique parcours, mais malheureusement trop isolé. Déjà que je voyage seul, si en plus je passe mon temps dans des lieux sans vie, je vais finir hermite. Arrivé à Abancay, j'ai perdu, où gagné (tout dépend comment on le voit) : quatre jours de vélo, trois cents kilomètres, trois mille mètres positifs et trois mille huit cents mètres négatifs. Je me retrouve donc de Puquio à Abancay en l'espace d'une nuit.



Dès la sortie du bus, je rééquipe mon vélo et je me mets en marche. Abancay est une grande ville, il me faut un bonne heure pour en sortir à travers ses rues très très raides. Je me sens tout de suite mieux, la vie bouge ici, les vendeurs aux coins des rues, le marché, les enfants jouant dans leurs costumes traditionnels. La route monte de façon très raide à travers la montagne (d'après ma carte j'ai droit à un petit col). Puis toujours en montant, elle forme des zigzags de plus en plus grands. Je lève la tête régulièrement pour voir s'il y en a encore beaucoup. Mais il s'en ajoute constamment. Les heures passent, les kilomètres aussi et les dénivelés d'avantage. Je passe le cap des trois mille mètres, en me disant que ça sent la fin, mais non. Le mal de tête commence, j'ai le souffle court et je n'ai plus d'énergie. Aller comme ça chaque jour puiser des efforts intenses est très éprouvant. Je finis les derniers kilomètres du col pied à terre ! Sans m'y attendre, je viens de me faire un nouveau col à quatre mille cinquante-trois mètres et quarante kilomètres de montée.

A seize heures et demie, je suis la haut, épuisé, sans eau, dans une heure il fait noir, et je ne sais pas où dormir. J'attaque donc la descente (sur le versant à l'ombre), je fais vite, je n'ai pas de temps à perdre. Malgré ma polaire et mon foulard sur le visage, le vent me glace. Les kilomètres défilent à une allure vertigineuse, le paysage aussi. Je ne vois que des fermes, des champs, du bétail... Rien pour dormir où se ravitailler. Je suis de plus en plus gelé et le temps passe. Un panneau indique une ville à vingt kilomètres, je croise les doigts pour que la descente continue jusque là. Après trente-cinq kilomètres de descente, ma plus longue à ce jour, je tombe sur l'entrée de la ville. Je vais pouvoir enfin passer une bonne nuit dans un lit depuis Nasca (bivouac, bungalows, bus) et me remplir l'estomac dans un restaurant.

16^{ème} jour : COUP DE BLUES**Etape : CURAHUASI – LIMATAMBO****Jour de vélo : 11^{ème} jour****Départ : 7h55****Arrivée : 13h25****Temps de vélo : 4h00****Distance : 47 kilomètres****Dénivelé positif : 925 mètres****Dénivelé négatif : 985 mètres**

Je continue la longue descente d'hier après midi sur environ vingt kilomètre, avec quelques montées. Je suis maintenant au fond de la vallée, où il n'y a que la route et la rivière Vilcabamba. Dans ce creux à deux mille mètres, le soleil cogne fort. Je suis la rivière sur une montée douce, mais étant toujours sans énergie, j'avance très lentement. M'arrêtant à chaque coin d'ombre que je trouve. Les pauses sont courtes, car je suis vite encerclé de petits moucherons jaunes, ils viennent me piquer sans que je ne sente quoique ce soit (par contre, ça me démangera fortement deux jours plus tard). J'ai une douleur dans le genou droit depuis quelques temps. Aujourd'hui je me rends compte qu'il est un peu gonflé. J'arrive péniblement vers treize heures trente au village suivant, Limatambo, où je stoppe. Dans un ferme équipée de quelques chambres d'hôte. Après un restaurant pour me ressourcer, je vais visiter le centre de cérémonies Inca de Tarahuasi, très beau.

Puis arrive un coup de blues, même si l'arrivée à Cusco m'enchant et me changera les idées., je commence à en avoir plus que marre de pédaler dans les montagnes, surtout qu'un autre col à quatre mille mètres m'attend juste avant l'arrivée à Puno. J'en ai marre d'être épuisé, de ne plus réussir à avancer, marre d'être seul. C'est aussi dur physiquement que moralement. Moi qui connaît la solitude et sais l'apprécier, là je la hais. Et pour finir la France me manque. J'ai l'impression que cela fait des semaines que je suis sur la route.

Je suis là à regarder mes cartes en me disant que je n'y arriverai pas en continuant comme ça, qu'il faut que je trouve une solution. Surtout que la Bolivie est encore plus désertique qu'ici.



17^{ème} jour : LA CAPITALE INCA**Etape : LIMATAMBO – CUSCO****Jour de vélo : 12^{ème} jour****Départ : 7h40****Arrivée : 16h25****Temps de vélo : 6h20****Distance : 79 kilomètres****Dénivelé positif : 1 485 mètres****Dénivelé négatif : 690 mètres**

L'avantage de dormir dans une ferme, c'est que l'on peut être réveillé par le chant du coq. Sauf que celui ci, devait être déréglé, il a chanté dès cinq heures du matin ! J'ai quatre-vingts kilomètres avant Cusco et pour me remettre de mon coup de blues, j'ai décidé de me faire des étapes plus sympathiques et moins crevantes. J'ai donc deux solutions, soit sur la route je trouve un hôtel et j'arriverai à Cusco demain, soit arrivé dans l'après midi je fais du stop pour finir l'étape. Pour changer, je commence la journée par une montée. Et ça va grimper jusqu'à un col à trois mille sept cents mètres. Cette fois je monte tranquillement sans trop de difficulté, je me suis bien reposé hier soir. Je traverse une zone très rurale, je passe devant des fermes, des champs et plein d'animaux, vaches, cochons, ânes, chevaux, poules... Ces bruits d'animaux, l'odeur du foin, j'aime cela, ça me rappelle mes vacances d'enfance. Tout cela me met de bon train, je passe devant un groupe de Péruvien qui moissonnent. Ils me font signe de m'arrêter, ce que je fais. Ils me posent plein de questions, d'où je viens, où je vais, combien de kilomètres ça fait... Je sors mon appareil photo, ravis, ils veulent tous être sur la photo.



De l'autre côté du col, je tombe sur un immense plateau agricole, il n'y a que ça à perte de vue, des champs. Je roule bien, sur un faux plat descendant, je prends mon temps pour manger au soleil. Je traverse plusieurs petits villages. Puis j'en passe un plus important que les autres, son nom m'est familier. Je sors ma carte, il précède Cusco ! Il me reste vingt kilomètres ce qui veut dire que j'en ai déjà fait soixante sans m'en rendre compte. Si je suis déboussolé au niveau des kilomètres, c'est que depuis ce matin, j'ai opté pour une nouvelle attitude, je ne fixe plus des yeux le compteur kilométrique, d'ailleurs, je le règle pour qu'il affiche l'heure et pas les kilomètres. Mine de rien, ça joue sur le moral.

Il me reste suffisamment de temps pour rejoindre la capitale Inca. Cela me motive, j'accélère sur la dernière portion vallonnée. Quand après un arrêt, j'entends ma roue qui frotte contre je ne sais quoi... Mon porte bagage est bancal... La vis qui le soutient au niveau de la roue côté droit a cassé ! Le pire c'est qu'il reste un bout de la vis dans le trou fileté du vélo. Donc impossible d'en mettre une autre ! Je fais une réparation maison avec une corde et je continue. J'arrive sur les hauteurs de Cusco, c'est vraiment une grande ville. Une longue descente m'amène dans le centre. Mais ma bidouille ne tient pas, je pousse mon vélo pendant une demi-heure sur les pavés jusqu'à ce que je trouve mon hôtel.

Cusco, capitale de la civilisation Inca, le nombril du monde de cet empire. Renfermant un grand charme dû à son mélange de construction Inca et coloniale. C'est une ville où il fait très bon de séjourner, où le coup de foudre vous envahit dès votre arrivée et qu'il est difficile de quitter. Point de départ pour visiter la vallée sacrée qui renferme de grands trésors archéologiques comme la cité mythique Machu Picchu. Elle est aussi une capitale sportive, au l'on peut pratiquer le trekking, le rafting, le V.T.T., l'alpinisme...



21^{ème} jour : TREKKING DANS LA CORDILLERE VILCABAMBA**Etape : CACHORA – SANTA ROSA****Jour de marche : 1^{er} jour****Départ : 7h05****Arrivée : 15h45****Temps de marche : 7h05****Dénivelé positif : 823 mètres****Dénivelé négatif : 1 658 mètres**

Hier ça a été un peu la lutte pour arriver à Cachora, contrairement à ce que m'avait dit l'office du tourisme de Cusco. Il n'y a pas de bus qui desserve ce village. Heureusement, je suis tombé sur une Péruvienne fort sympathique qui m'a trouvé et négocié le prix d'un taxi (collectif) qui s'y rendait.



Je commence mon trek dans la cordillère Vilcabamba par la montée du col Copuliyac. Il fait chaud et le sentier très poussiéreux. Puis une longue descente s'amorce dans la vallée de mille cinq cents mètres, c'est plutôt rare de commencer une randonnée par une si longue descente. J'ai les pieds qui chauffent, je crains d'attraper des cloques dès le premier jour. La vallée est gigantesque, profonde mais étroite. Arrivé au fond, je fais ma pause déjeuner, les pieds dans le Rio Apurimac, pour les refroidir un peu. Plusieurs randonneurs déjeunent également là, parmi eux, un australien me dit qu'il me faut encore trois heures de montée pour rejoindre Santa Rosa. Ca me paraît étrange, car sur mon programme, j'ai deux heures pour cinq cent cinquante mètres positifs. Ce qui est déjà pas mal, alors soit le parcours réserve une surprise, soit c'est un touriste.

J'arrive au camping au bout d'une heure cinquante, dont un quart d'heure d'arrêt, car avec le soleil qui cogne fort, je me suis senti un peu mal dans la montée. Sur l'air de camping, je plante ma tente à côté d'un groupe de Français qui voyage via une agence. J'ai croisé pas mal de randonneurs, mais aucun en autonomie comme moi, ils sont tous accompagnés de mules et d'un guide.

22^{ème} jour : CHOQUEQUIRAO**Etape : SANTA ROSA – CHOQUEQUIRAO****Jour de marche : 2^{ème} jour****Départ : 7h15****Arrivée : 17h05****Temps de marche : 5h10****Dénivelé positif : 1 591 mètres****Dénivelé négatif : 808 mètres**

Une belle grimpette pour attaquer la journée met toujours en forme. En plus, une fois en haut, je peux apercevoir au loin la cité de Choquéquirao. Je continue mon chemin à flanc de montagne dans une forêt. Je stoppe un peu avant les ruines dans le camping où je casse la croûte et prend un bain de soleil. Je retrouve le groupe de Français qui me donne quelques biscuits et fruits comme à chaque fois que je les croise. N'ayant pas une grande réserve de nourriture (trop lourd à porter) et ne sachant pas avec exactitude où je pourrai me ravitailler. Je suis obligé de me rationner.

L'après midi, je monte jusqu'au ruines de Choquéquirao après m'être rendu sur les anciennes zones de cultures de la cité en contre bas. Le site est magnifique, il n'y a quasiment personne, je reste plusieurs heures sous le soleil à contempler cet ancien lieu Inca. En plus, un couple de condors survole les ruines, c'est grandiose.

Au camping, je me sens tout petit dans ma minuscule tente à côté des différents groupes qui rassemblent chacun près d'une dizaine de tentes. Les démangeaisons des piqûres de moustiques commencent, c'est horrible comme ils peuvent gratter (à la fin du trek, j'aurai accumulé une trentaine de piqûres sur chaque bras).



23^{ème} jour : HORS DES SENTIERS BATTUS**Etape : CHOQUEQUIRAO – FERME****Jour de marche : 3^{ème} jour****Départ : 7h25****Arrivée : 16h10****Temps de marche : 6h35****Dénivelé positif : 1 310 mètres****Dénivelé négatif : 1305 mètres**

Je remonte jusqu'au Choquéquirao, où je fais une petite pause pour me confectionner un bâton de marche. A marcher sans, je commence à avoir mal au genou gauche . Puis je m'oriente en direction du col après avoir chercher le sentier qui sort des ruines, pas facile. Je me retrouve dans une végétation dense, et passe un point culminant à trois mille trois cents mètres, mais je ne vois pas de col.

Une longue descente en serpentif m'emmène jusqu'au Rio Victoria, en passant à travers quelques ruines Inca. Le chemin est très poussiéreux au point que mes chaussures qui son couleur rouge passent au blanc. Une fois en fond de vallée, j'en profite pour me faire un brin de toilette.

J'avais prévu de stopper là, mais il n'est que midi, j'ai envie de continuer. Surtout que d'après le guide du groupe de Français, il y a une aire de camping à quatre cents mètres plus haut. Même si je doute sur les quatre cents mètres et penche plutôt sur les six à huit cents, d'après le nombre de "S" qu'il y a sur ma carte. Je me lance. Il fait très chaud, c'est assez raid et les dénivelés passent. Quatre cents, cinq cents, sept cents, huit cents, neuf cents mètres pour arriver au camping après mille mètres de dénivelé. Quatre cents mètres, merci pour cette information bidon (les Français seront également en colère après leur guide pour les avoir mené en bateau). Surtout que le véritable camping est encore à vingt minutes d'ici, ce terrain appartient à une ferme qui le loue. A ce sujet le chef camping du groupe de Français me fera toute une histoire pour que je ne campe pas là, alors que j'ai déjà tout déballé. Heureusement les Français prendrons ma défense.



24^{ème} jour : BRUME, PLUIE, BOUE**Etape : FERME – YANAMA****Jour de marche : 4^{ème} jour****Départ : 7h00****Arrivée : 14h00****Temps de marche : 5h40****Dénivelé positif : 1 206 mètres****Dénivelé négatif : 550 mètres**

J'ai passé une très mauvaise nuit, mes piqûres m'ont démangé et j'ai la main gauche toute gonflée. Après avoir rangé ma tente sous la pluie, je salue les Français (car je ne les verrai plus) et commence la journée sous la brume, la pluie et dans la boue. J'ai mille deux cents mètres à faire sous ce temps pour arriver au col San Juan à quatre cent trente mètre. Je monte quasiment tout d'une traite, il fait trop froid lorsque je m'arrête, même avec mon k-way, je suis mouillé. Je croise les doigts pour trouver en haut du col une cabane ou une grotte pour m'abriter.



Par chance, je trouve une grotte, avec un drôle dessin vert sur la paroi du fond, ça fout un peu les ch'tons. Je m'y arrête pour manger et j'essaie de sécher mes vêtements. N'ayant pas de change, je vire mon t-shirt pour ma polaire et je garde mon k-way humide pour la descente. Je l'effectue rapidement, de toute façon avec ce brouillard, je ne vois pas le paysage. J'ai une visibilité de moins de vingt mètres, ce qui n'est pas facile pour se repérer. Normalement je devrais arriver dans un village, et pendant la descente je ne pense qu'à une seule chose, trouver une maison avec un bon feu et un point de ravitaillement. Car je commence à être à court de vivre.

Arrivé sur l'aire de camping trempé, je demande l'hospitalité, on m'ouvre alors les portes de l'une des classes de la petite école. Il n'y a pas de feu, mais au moins je passerai la nuit au sec et je pourrai sécher mes vêtements. L'une des fermes du village tient une petite épicerie, il n'y a quasiment rien, mais je peux faire le plein de pâtes et de biscuits. Au souper, je me fais un bon festin, j'ai suffisamment de nourriture pour ce soir.

25^{ème} jour : UN PEU PERDU**Etape : YANAMA – COLLAPAMPA****Jour de marche : 5^{ème} jour****Départ : 6h50****Arrivée : 16h05****Temps de marche : 8h50****Dénivelé positif : 1 305 mètres****Dénivelé négatif : 1 966 mètres**

Je pars tôt, j'ai une grosse journée en vue. Je suis sec mais le temps est toujours brumeux et il y a une pluie fine. Un nouveau col m'attend, la montée est difficile, la respiration devient lourde, ainsi que mon sac. A partir de quatre mille mètres, un petit mal de tête commence et les premières traces de neige apparaissent. Puis j'arrive en haut du col essoufflé à quatre mille six cent soixante mètres sous la neige. Comme par magie, comme à chaque fois, dès que je commence la descente, ça va tout de suite beaucoup mieux. Adieu souffle lourd, mal de tête et le sac à dos redevient léger. Je suis parti pour deux mille mètres de descente. Mille mètres, c'est long, mille cinq mètres, ça chauffe les pieds, mais deux mille mètres, c'est affreusement long. Je ne fais que deux ou trois pauses de dix minutes pour avaler des biscuits, pas le temps de m'arrêter pour manger, de tout façon il pleut.

A une bifurcation, j'hésite, à droite ou à gauche ? A droite ça me semble plus correct, mais ça monte alors que je dois descendre. J'avance vers la droite mais le doute persiste. Que faire ? Quand perdu au milieu de nulle part, je tombe sur un Péruvien, qui fait je ne sais quoi avec ses fruits ou légumes dans un cours d'eau. C'était l'autre chemin, une fois revenu à la bifurcation, j'en croise un autre. Il va dans la même direction que moi. D'après lui, il me reste deux heures de marche. Je le suis, mais il marche super vite, couvert à cause du froid, je pique une sueur. Heureusement au bout d'une demi-heure nos chemins se séparent. Vue sa vitesse de marche, je vais sûrement mettre plus de deux heures pour finir l'étape.

Je continue la descente à patauger dans la boue sous une grosse pluie. Une nouvelle bifurcation, j'hésite, je cherche, puis je trouve le village. Je demande une nouvelle fois l'hospitalité. On m'ouvre les portes d'un petit abri où se trouve une table, un banc et une étagère avec quelques boissons et biscuits à vendre. Je mets mes vêtements à sécher et m'installe au chaud dans mon duvet. J'y passe la fin de journée sans jamais être vraiment seul, il y a toujours une personne dans la pièce, me surveillent-ils ?

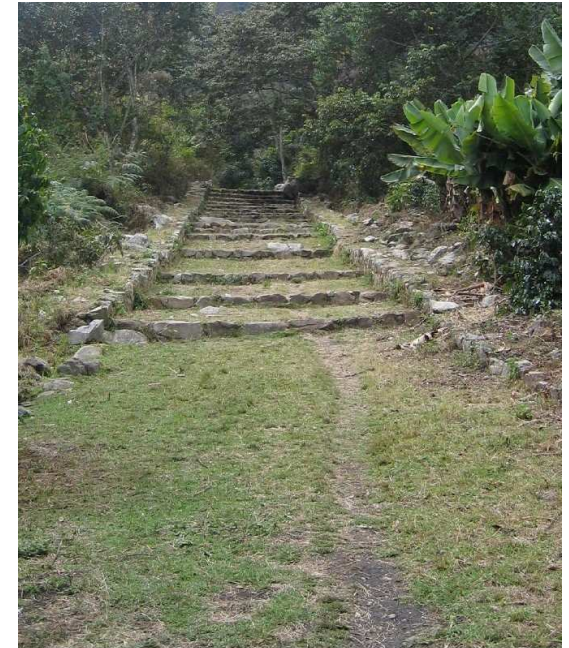
Au soir deux personnes rentrent et vont s'installer derrière une bâche, c'est là qu'ils dorment ! Du coup, je me couche également sans avoir eu le temps de me faire mon plat de pâtes.



26^{ème} jour : CAMINO INCA**Etape : COLLAPAMPA – AGUAS CALIENTES****Jour de marche : 6^{ème} jour****Départ : 7h15****Arrivée : 15h30****Temps de marche : 7h45****Dénivelé positif : 1 023 mètres****Dénivelé négatif : 2 049 mètres**

C'est la première nuit où je ne me suis pas gratté. Avec deux jours de pluie, je n'ai pas croisé de moustiques. Je me dépêche de me préparer, j'ai une très grosse journée. J'ai quelque peu chargé mon programme au lieu d'aller à pied jusqu'à Santa Terresa (sans prendre le bus à La Playa) et de là suivre les rails jusqu'à Aguas Calientes (ou prendre le train), comme je l'avais prévu. Je vais prendre un chemin Inca qui m'emmènera jusqu'à la gare. J'amorce la descente dans un marécage de boue jusqu'à La Playa, où habituellement les randonneurs stoppent pour prendre le bus. Je cherche la bifurcation, on me dit qu'il faut compter encore cinq heures de marche par le Camino Inca, pas de temps à perdre, je me lance. Mais je ne sais pas si, c'est cinq heures jusqu'à la gare ou jusqu'à Aguas Calientes.

Le chemin Inca est vraiment magnifique, balisé de pierres de chaque côté, rien que pour ça je ne regrette pas le détour. Le chemin grimpe en plein soleil, je n'ai plus l'habitude, je souffre de la chaleur. Puis arrivé à un point haut à deux mille huit cents mètres, que je nome le passage Privada, car à partir de là, le chemin Inca est barré. Un panneau indique "Propiété Privada de la familia...". J'opte pour un petit chemin sur la gauche qui s'enfonce dans la forêt, mais j'ai un doute sur la direction. Quand j'entends parler, je me dirige vers eux. Je tombe sur deux Péruviens entrain de creuser la terre et de la filtrer via un tamis. Je trouve que depuis le début du trek, je suis plutôt chanceux. Je tombe toujours sur les bonnes personnes au bon moment. Ils me confirment que je suis sur le bon chemin et ils me font voir le Machu Picchu au loin. Je le vois, il est tout petit, très petit, la vache, c'est encore loin, et en plus il y a une vallée qui m'en sépare ! Je continue la longue descente à travers la forêt jusqu'au Rio Aobamba. Je croise deux Péruviens avec qui je marche jusqu'au niveau de la centrale hydro-électricité et de la gare. Ils me confirment que l'on peut monter jusqu'à Aguas Calientes à pied mais qu'il faut encore deux heures. J'hésite, il est déjà quinze heures trente, ça me ferait arriver dans le noir, d'un autre côté, j'aimerais tout faire à pied.



Un sifflement retentit, ils se mettent à courir et insistent pour que j'en fasse autant. Je les suis, je cours derrière eux sans savoir pourquoi. Est-ce un sifflement provenant de la centrale, va t'il avoir une lâché d'eau ? Provient il d'un train au départ qui nous barrerait la route si on ne se dépêche pas ? Faire un sprint dans une côte avec mon gros sac après huit heures de marche sans pause, c'est tuant ! Le train passe devant nous... Ils font signe au chauffeur... Le train ralentit pour l'un de ses passages en "Z"... Je monte en marche, pas le temps de réfléchir... Me voila assis sur les marches d'un wagon, en route pour Aguas Calientes. Je ferai ma dernière étape du jour en une heure de train pour cinq soles (un euro soixante-quinze).

27^{ème} jour : MACHU PICCHU**Etape : AGUAS CALIENTES – MACHU PICCHU****Jour de marche : 7^{ème} jour****Départ : 5h20****Arrivée : 6h35****Temps de marche : 1h15****Dénivelé positif : 490 mètres****Dénivelé négatif : 115 mètres**

Il y a tellement de monde ici, que j'ai eu du mal à dénicher un hôtel hier soir. Où à six, on a partagé une chambre de quatre personnes. J'ai trop mal dormi, le lit était plus inconfortable que mon petit matelas pneumatique. En plus je ne suis pas trop dans mon assiette ce matin. Je commence à marcher vers le Machu Picchu dans la nuit. La montée est raide, mais je finis par trouver mon rythme et je me sens déjà un peu mieux. Le temps de passer le guichet et de monter sur les hauteurs du Machu, j'arrive à temps pour le lever du soleil, il n'y a encore personne sur le site en contre bas.

Le soleil passe par dessus les montagnes, éclaire la cité, le Machu Picchu se réveille, le spectacle est magnifique... Il ne me reste plus qu'à rejoindre Cusco par le petit train.

Machu Picchu, cité Inca oubliée du monde dans la cordillère Vilcabamba, cordillère qui a été le dernier refuge des Incas lors de l'invasion Espagnole. Lieu le plus touristique du Pérou, envahi par une foule venu du monde entier. Cette cité grandiose reste mémorable, dégageant une magie unique qui vous fait revivre pendant un instant à l'époque de Manco Inca, dernier empereur Inca. Elle reste le lieu le plus incontournable de la culture Inca.



30^{ème} jour : J'AI LA PATATE**Etape : CUSCO – COMBAPATA****Jour de vélo : 13^{ème} jour****Départ : 7h35****Arrivée : 16h00****Temps de vélo : 6h40****Distance : 113 kilomètres****Dénivelé positif : 921 mètres****Dénivelé négatif : 836 mètres**

Voilà, je quitte Cusco après l'avoir visitée, ainsi que la vallée sacrée, m'y être reposé et effectué les réparations sur mon vélo. Ce qui n'a pas été facile, hier, c'était dimanche et jour de fête de l'Indépendance du Pérou donc impossible de trouver un garage ouvert. J'ai donc cherché une autre solution que de percer le bout de vis restant sur le vélo. J'ai fixé le porte bagages sur un autre point d'attache moins pratique. Et remplacé les vis en empruntant sur les portes bidons. Puis je me suis aperçu que les frottements avaient explosé ma pompe ! Après plusieurs heures de recherche dans Cusco, j'ai fini par en acheter une d'occasion à un guide de V.T.T. dans une agence de sport.

Pour le redémarrage, je me suis fixé une étape de cinquante kilomètres jusqu'à Ucross. Je pédale dans la vallée sacrée (comme avant d'arriver à Cusco) et elle est sacrément belle. Le paysage est magnifique, la route longe la voie ferrée de Cusco-Puno. Difficile de se perdre. Il est onze heures quand j'arrive à Ucross, je suis en forme, je continue donc. Le chemin n'étant plus en descente, mais vallonné, ma vitesse diminue un peu, mais j'ai la patate. Je me trouve un coin fort sympathique à midi pour déjeuner et me reposer. Je passe de villages en villages jusqu'à ce que je trouve un hôtel à Combapata. Je regarde mes kilomètres, record battu, cent treize kilomètres ! On voit que j'ai passé du temps en altitude, mes globules rouges sont en forme. A quelques kilomètres prêt, je suis à l'étape que j'avais prévu pour demain !



31^{ème} jour : BAIN CHAUD**Etape : COMBAPATA – AGUAS CALIENTES****Jour de vélo : 14^{ème} jour****Départ : 6h55****Arrivée : 13h40****Temps de vélo : 5h00****Distance : 63 kilomètres****Dénivelé positif : 646 mètres****Dénivelé négatif : 89 mètres**

Je suis frigorifié sur mon vélo, il fait trop froid. En plus je roule à l'ombre, du coup j'avance doucement pour ne pas avoir un trop grand déplacement d'air et pour éviter un claquage. Je suis pourtant couvert. Vers dix heures, enfin je peux enlever quelques couches de vêtements. Je passe la dernière ville avant le col. J'espère y trouver un hôtel dans l'un des prochains villages. J'arrive au niveau des quatre mille mètres, et je ne m'y fais toujours pas, c'est toujours aussi dur de grimper si haut.



Puis j'arrive dans un lieu qui se nomme Aguas Calientes (comme le village du Machu Picchu). Il y a une source d'eau chaude, et des bains thermaux y sont installés. Je me renseigne si Quini (le dernier village avant le col sur ma carte) est encore loin. Mais ils me répondent qu'ils ne connaissent pas, et que le col est à quelques kilomètres d'ici. C'est décidé, je monte ma tente ici. Je prends un bain bouillant, j'ai même du mal à y rentrer. Après le froid du matin, ça fait du bien. Je me relaxe, puis je fais une petite sieste au soleil.

J'utilise les sources d'eau chaude pour préchauffer mon eau pour la cuisine. Après une bonne portion de pâtes au fromage, je m'installe sous ma tente.

32^{ème} jour : UN DE PLUS**Etape : AGUAS CALIENTES – AYAVIRI****Jour de vélo : 15^{ème} jour****Départ : 8h10****Arrivée : 13h45****Temps de vélo : 4h35****Distance : 84 kilomètres****Dénivelé positif : 370 mètres****Dénivelé négatif : 485 mètres**

Il fait un degré dans ma tente à mon réveil, et moins quatre à l'extérieur. Une pellicule de neige recouvre ma tente et mon vélo. Mes gourdes restées à l'extérieur sont congelées, je les mets dans une source d'eau chaude pour les décongeler. Heureusement ici les montagnes sont moins hautes et le soleil ne tarde pas à se montrer. Je prends la route, dès que mes affaires sont sèches.

Je monte jusqu'au col La Raya indiqué à quatre mille trois cent douze mètres sur ma carte, affiché à son sommet à quatre mille trois cent huit mètres et mesuré au G.P.S. à quatre mille trois cent soixante-cinq mètres. Il y a des fois, je me dis que l'altimétrie n'est pas une science exacte ! De l'autre côté du col, le paysage change complètement, c'est un grand plateau, les montagnes au loin sont beaucoup plus petites. La route est belle, mais d'un monotone ! Je me fais trop chier. Sur soixante kilomètres, j'ai droit à un virage et un village. Je roule tête baissée suivant la ligne blanche d'arrêt d'urgence pendant des heures. Sans faire de pause. Ca me semble interminable.

Quand j'arrive à Ayaviri, je ne me sens pas très bien, en plus, j'ai mal à la tête, les jambes lourdes, une perte d'appétit, ce n'est pas la grande forme. En plus de ça, j'ai choisi un tout petit hôtel minable. Le plus pourri de mon voyage. Le lit est trop petit pour moi et le matelas d'aucune efficacité.



33^{ème} jour : TEMPS DE REFLEXION**Etape : AYAVIRI – JULIACA****Jour de vélo : 16^{ème} jour****Départ : 7h20****Arrivée : 15h00****Temps de vélo : 6h10****Distance : 99 kilomètres****Dénivelé positif : 315 mètres****Dénivelé négatif : 384 mètres**

J'ai passé une nuit affreuse, j'ai mal partout ce matin. En plus de ça, pour la fête de l'Indépendance du Pérou, j'ai eu droit à un concert et un feu d'artifice juste devant la fenêtre de ma chambre. Ce matin, c'est vraiment très dur d'avancer, j'ai le moral à zéro après la journée d'hier et cette nuit horrible.

Il me reste cent quarante kilomètres pour rejoindre Puno. J'y serai demain. J'aimerais bien finir mon étape du jour à Juliaca, mais le problème c'est qu'il y a cent kilomètres pour la rejoindre. Je roule doucement en prenant mon temps, je ne tiens pas à renouveler la journée d'hier. Surtout que le paysage est identique, tout aussi monotone. En prime la route est parsemée de trous et de bosses. Seul quelques troupeaux de lamas et alpagas me distraient. Du coup, j'ai le temps de réfléchir sur ce que ce voyage m'apporte, en ce qu'il me change, sur ma vie en France, ma famille, mes amis et mes prochains voyages...

De fils en aiguilles, je finis par arriver à Juliaca en forme, de bonne humeur et cette fois, je trouve un hôtel convenable.



34^{ème} jour : CREVAISON**Etape : JULIACA – PUNO****Jour de vélo : 17^{ème} jour****Départ : 7h10****Arrivée : 13h10****Temps de vélo : 3h20****Distance : 44 kilomètres****Dénivelé positif : 250 mètres****Dénivelé négatif : 238 mètres**

Voilà cinq minutes que j'ai pris la route, que d'un coup j'entends un drôle de bruit. Je pense de suite à mon porte bagages (au moindre bruit bizarre, j'angoisse d'avoir cassé une nouvelle pièce). Tout est en place, je continue, zut ! Mon pneu est à plat. Moi qui me ventais un peu de ne pas avoir eu de crevaison, là je suis gâté. Un big clou transperce de part en part mon pneu. Je me dis, que c'est l'affaire de dix minutes le temps de changer de chambre à air. Quel con ! Celles que j'ai de rechange ont une valve plus grosse, elles ne s'adaptent pas sur ma roue. Je sors donc tout le matos à crevaison. Il y a quatre trous, dont un très gros ! Je lutte longtemps avec l'aide d'un Péruvien à essayer de boucher les trous avec plusieurs rustines. Mais la superposition de rustines ne tient pas. Pendant ce temps un autre Péruvien est parti m'acheter une chambre à air. On essaie de mettre une énorme rustine qu'il me fournit pour couvrir l'ensemble des trous. Mais il y a toujours une fuite. Le deuxième Péruvien revient, mais malheureusement, c'est les mêmes types de valves. Il ne reste plus qu'une solution, agrandir le trou de la jante prévu pour la valve. Après une heure trois quart de réparation, je reprends la route. Moi qui pensais arriver à Puno avant midi, c'est raté.

Je me dirige donc vers le lac Titicaca sur une route autant défoncée qu'hier, qui en plus est très étroite. Les bus et camions me rasant de très près, ça devient dangereux. Je me rapproche rapidement de la fin de l'étape, qui ne fait seulement quarante-cinq kilomètres. Sur la fin, j'ai droit à une grosse grimpette, ce à quoi je m'attendais plus ou moins. Par contre, là où je suis surpris, c'est que je passe un nouveau col à quatre mille douze mètres. Encore un qui ne figure pas sur ma carte. Même si j'ai peu de dénivelé à faire pour le passer, le fait de grimper à quatre mille mètres est toujours éprouvant. De l'autre côté, la descente m'amène jusqu'au centre de Puno, avec une belle vue sur le lac Titicaca.

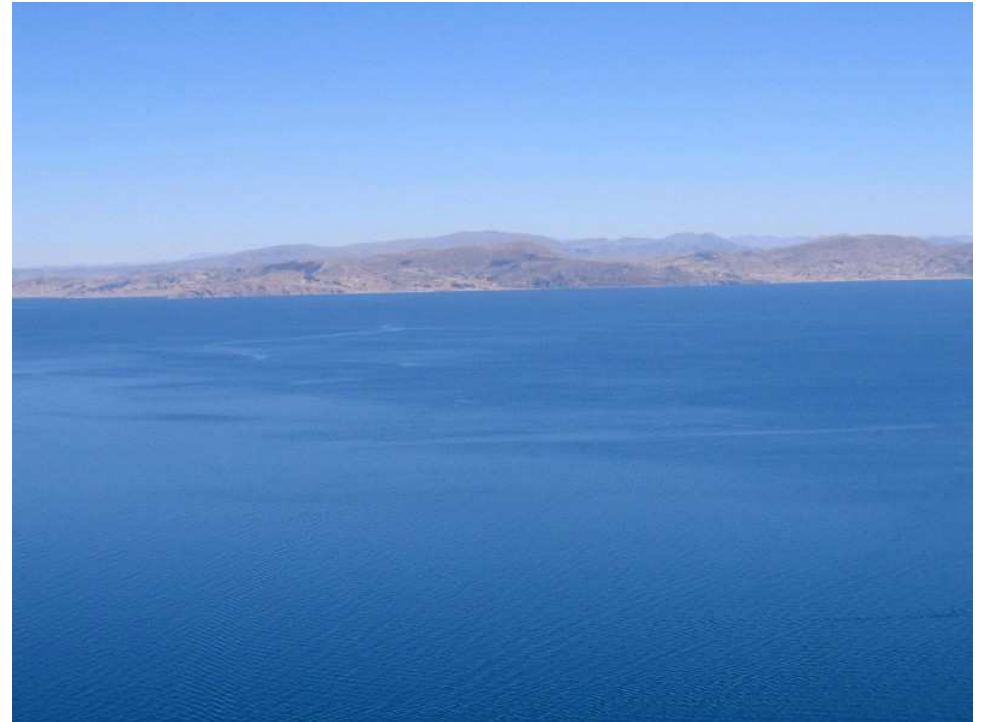


Puno, petit ville sans grande architecture, tout son charme réside dans son grand marché sur l'avenue menant au très joli port. A trois mille neuf cents mètres d'altitude, elle permet de se rendre aisément sur le lac navigable le plus haut du monde, le Titicaca de huit mille quatre cents mètres carrés. Recueillant les extraordinaires îles flottantes, fabriquées en roseaux par le peuple Uros.

37^{ème} jour : TITICACA**Etape : PUNO - JULI****Jour de vélo : 18^{ème} jour****Départ : 7h00****Arrivée : 13h05****Temps de vélo : 5h20****Distance : 83 kilomètres****Dénivelé positif : 249 mètres****Dénivelé négatif : 273 mètres**

Après deux jours de repos sur un bateau et sur les îles du lac Titicaca, au calme, sans circulation; sans télévision, sans radio. Dans un cadre idéal de remise en forme. Je continue mon chemin sur les bords du lac, le paysage est très beau, avec ces villages de pêcheurs. Puis la route s'écarte du lac, pour traverser un grand plateau. De nombreux troupeaux de lamas, de vaches, de moutons y sont installés. Au loin, je peux apercevoir une cordillère sur la rive Bolivienne avec ces hauts sommets enneigés. D'un coup le paysage change radicalement. De gros blocs rocheux rouges apparaissent, je me croirais dans un canyon aride. Cela ne dure pas, je retrouve vite mon plateau herbeux.

J'arrive à Julie d'une traite, comme ça, je vais pouvoir manger un bon "polo a la brasa" au restaurant, plutôt que mes sandwiches. Ce soir pour ma dernière nuit au Pérou, je loge dans l'hôtel municipal de Juli.



38^{ème} jour : ADIEU PEROU**Etape : JULI - COPACABANA****Jour de vélo : 19^{ème} jour****Départ : 7h00****Arrivée : 12h35****Temps de vélo : 4h25****Distance : 64 kilomètres****Dénivelé positif : 431 mètres****Dénivelé négatif : 458 mètres**

Aujourd'hui, je roule vers la Bolivie ! Je longe comme hier les bords du lac. Et la route est toujours en aussi mauvais état, je commence à avoir mal au cul. La circulation a bien diminué, surtout après la bifurcation pour Copacabana, ça fait du bien. Je commençais vraiment en avoir marre et à devenir insultant envers les bus et les camions qui roulent comme des malades. La dernière portion avant la frontière est une ligne droite de vingt kilomètres, je ne m'en vois pas le bout. Je déteste les dernières kilomètres d'un périple, car ça semble toujours interminable. On a hâte d'arriver, mais elle tarde toujours à se montrer.

Puis vers onze heures et demie, enfin je passe l'immigration Péruvienne après mille quatre cents kilomètres. A midi et demi, je passe celle Bolivienne. Et oui, il y a une heure de décalage entre les deux pays. La frontière en haut d'une colline est artificielle, il n'y a pas de différence un fois celle-ci passée. Hormis les drapeaux sur les toits des maisons qui passent du rouge blanc rouge à la vertical, aux couleurs rouge jaune vert à l'horizontal. Je parcours ainsi mes dix premiers kilomètres en Bolivie.

